

Yongda Yin
Université des Etudes Internationales de Tianjin, Chine
yinqijote@yahoo.fr



Reçu le 24-11-2010/Accepté le 07-02-2011

Résumé : Le terme de déterritorialisation, emprunté à Deleuze, permet d'essayer de montrer comment l'écriture, face à la langue, perd de ses valeurs originelles. Ce processus est nommé déterritorialisation, qui est suivi d'un autre processus, celui de reterritorialisation. Ce dernier est surtout réalisé par des moyens artistiques.

Mots-clés : relations graphie-son, matérialité, plasticité, Deleuze, logocentrisme

Desterritorialización y reterritorialización de la escritura

Resumen : El término desterritorialización, tomado a Gilles Deleuze, permite un intento de mostrar cómo la escritura, frente a la lengua, pierde sus valores originales. Este proceso se llama desterritorialización, y es seguido por otro denominado reterritorialización. Este último se realiza generalmente a través de los medios artísticos.

Palabras clave: relaciones fonético-gráficas, materialidad, plasticidad, Deleuze, Logocentrismo

Deterritorialization and reterritorialization of writing

Abstract: The term de-territorialization, taken from Gilles Deleuze, illustrates how writing gradually loses its original values to oral language. This process is followed by one of re-territorialization, which is generally realized in artistic means.

Keywords: relations sound-graphy, materiality, plasticity, Deleuze, logocentrism

I. Qu'est-ce que la déterritorialisation ?

Ce sont Gilles Deleuze et Félix Guattari qui ont créé ce terme de *déterritorialisation* dans *L'Anti-Œdipe* (paru en 1972 aux éditions de Minuit). Trois ans plus tard, ils ont appliqué ce mot à la description du premier des trois attributs des littératures mineures : une littérature mineure n'est pas « *celle d'une langue mineure* » mais plutôt « *celle qu'une minorité fait dans une langue majeure* », dont le premier trait caractéristique réside en ce que « *la langue est affectée d'un fort coefficient de déterritorialisation* » (Deleuze, Guattari, 1975 : 29). C'est généralement le cas d'une partie (souvent petite en nombre) des usagers d'une langue qui abandonne le territoire où celle-ci est majoritairement parlée. Les usagers transportent de la sorte leur langue dans un autre espace ou sur un autre sol

où elle n'est pas parlée par la majorité des habitants locaux. Pour les auteurs de *Kafka*, c'est par rapport au territoire adoptif que l'on parle de déterritorialisation linguistique, c'est du territoire adoptif que la langue se déterritorialise linguistiquement pour devenir un « langage de papier ou d'artifice » (Deleuze, Guatarri, 1975 : 30). Tout compte fait, la déterritorialisation « libère une possibilité ou une éventualité de ses origines actuelles » (Colebrook, 2002 : 58). Comme on le verra plus bas, la déterritorialisation est un genre d'abstraction. Le concept ou, plus exactement parlant, une partie du concept de déterritorialisation s'applique aussi à d'autres objets, dont l'écriture en l'occurrence.

La déterritorialisation suppose une certaine territorialité ou un certain territoire. Les auteurs de *L'Anti-Œdipe* l'ont bien dit : la déterritorialisation est un mouvement « qui ferait fondre la terre sur laquelle (telle ou telle chose) s'installe » (Deleuze et Guatarri, 1972 : 1). Le mot de territoire signifie « étendue de la surface terrestre sur laquelle vit un groupe humain, [...] une collectivité politique nationale » (Rey, 1994 : 2238). En parcourant des dictionnaires tels que le *Trésor de la langue française* ou le *Dictionnaire de la langue française* d'Émile Littré, on constate que ce mot se prête aisément au sens figuré. Qui dit territorialité dit espace et environnement, où telle chose existe ou se produit. Le territoire linguistique est un espace où une langue se pratique. La déterritorialisation d'une langue a lieu en ce sens que celle-ci se détache de son espace environnant.

II. Déterritorialisation de l'écriture

La déterritorialisation de l'écriture doit être ici étudiée dans une dimension temporelle mais non spatiale : sur le plan grammatologique, l'écriture est un patrimoine universel, elle ne cesse de se répandre sur toute la planète (*d'Égypte en Europe, de Chine au Japon ; d'une langue à une autre*), elle n'a donc plus de territoire au sens propre du mot. La territorialité de l'écriture prend donc un tout autre sens - un double sens - dans notre réflexion. Elle est l'ensemble des conditions et des propriétés de l'écriture nécessaires pour la naissance de l'idéogramme. Elle est en quelque sorte la temporalité de l'écriture : à travers le temps, l'écriture évolue, elle vient jusqu'à nous, au présent ; au fil du voyage vers le présent, elle perd de ses valeurs et de ses caractéristiques originelles, elle perd de sa temporalité originelle. La translation est alors temporelle. Les conditions et les propriétés de l'écriture changent avec le temps plutôt qu'avec le territoire. A la limite, nous pourrions dire qu'avec le temps sont abandonnées les premières conditions et propriétés de l'écriture. Un voile jeté sur ses premières propriétés, l'écriture, de nos jours, est devenue limpide, transparente, un processus que nous appelons déterritorialisation de l'écriture.

Nous soutenons que les principales écritures dont nous nous servons aujourd'hui tant en Chine qu'en France ont peu ou prou subi une certaine déterritorialisation.

La déterritorialisation est d'abord auto-consciente, imposée par les philosophes logophono-centristes. Le logocentrisme est une tradition presque innée dans l'étude grammatologique. On peut décomposer le terme logocentrisme en deux parties : *logos* et *centrisme*. *Logos* signifie en grec : *parole, raison*. Le logo-phono-centrisme consiste pour l'essentiel dans la « condamnation de l'écriture », du seul fait qu'elle représente – et mal forcément – la « réalité ». Il a régi les philosophies de l'antiquité jusqu'à nos jours. Pour Aristote, l'écriture est le signe du signe, elle est le calque de la parole, alors que celle-ci est déjà celui de la Voix divine, du Verbe et de la raison. Aussi Jean-Jacques

Rousseau pensait-il que l'écriture altérerait la langue au lieu de la fixer : elle « *substitue l'exactitude à l'expression ; l'on rend mieux « ses sentiments quand on parle », et on exprime mieux « ses idées quand on écrit »* (Rousseau, 2002 : 20). Ferdinand de Saussure pense que l'écriture n'est qu'une représentation de la parole.

Le logo-phono-centrisme n'est point l'apanage des philosophes occidentaux. Des théoriciens chinois se réclament aussi du *logos*. Celui-ci est sans doute interprété non sans nuance, mais toute nuance sera tolérée, sous la condition qu'en Chine comme en Occident ce terme de *logos* signifie quelque chose de divin. Des critiques chinois disent souvent : « l'écriture (*wen*) sert à véhiculer le tao ». Dès la première œuvre de critique littéraire, on tente déjà de distinguer la parole et l'écriture : « *l'homme est le cœur entre le ciel et la terre, de ce cœur (du ciel et de la terre) émane la yan (parole), de la yan éclate l'écriture, voilà le Tao originel* » (Liu, 2001 : 1). Dans la même œuvre, se trouve aussi ceci : « *la yan (parole) a pour tâche de satisfaire au besoin de l'expression de la Volonté, le wen (écrit) a pour objectif de satisfaire au besoin de la transposition de la yan (parole)* ». (Liu, 2001 : 11). Dans sa préface à *Shang Shu (Les Annales de la Chine)*, Kong An-guo (dynastie des Han), descendant de Confucius, dit : « *La yan (parole) est la voix de la Volonté ; le shu (livre ou écrit) est la notation de la voix* ». Ces quelques critiques sont encore fréquemment citées par maints linguistes contemporains dont Gong Jiazhen, qui, après avoir fait parler les ancêtres, dit : « *Les commentaires de nos ancêtres nous ont aidé à mieux comprendre le rapport que la langue a avec l'écriture : la langue est la voix qui signifie tandis que l'écriture est l'ensemble des signes qui note la langue. Le son devient mot quand il est doté de sens ; la forme devient caractère quand elle sert à noter le mot* » (Gong, 2003). Gong Jiazhen, craignant de ne pas avoir convaincu ses lecteurs, les a renvoyés à un autre critique, Dai Zhen (dynastie *Qing*) : « *L'écriture est l'habitat de la voix* » (Dai, 1974 : 64).

Cette prise de position logo-phono-centriste peut conduire à dédaigner l'écriture et constitue l'étape clé de sa déterritorialisation, à la suite de laquelle elle devient une pure notation de la langue et ainsi a lieu la verbalisation. Les phonocentristes chinois ont pourtant très tôt pris conscience de l'utilité de l'écriture. Si l'on veut bien écrire, c'est pour que la voix porte loin et que la parole soit transmise avec succès ; l'écriture est la différence (Derrida, 1967 : 37) de la parole. Les Chinois, même le menu peuple, se trouvent balancés entre une déterritorialisation auto-consciente et une reterritorialisation théorique et pratique. Rappelant aux disciples que, suivant le proverbe, « les sages ne (nous) reprocheraient pas notre laideur calligraphique », que ce sont la vertu et la parole qui comptent, les maîtres ne les morigènent pas moins, quand ils ne prennent pas la calligraphie au sérieux.

L'écriture semble vouée à la déterritorialisation, à la textualisation et à la verbalisation. La déterritorialisation de l'écriture s'identifie alors à celle de la bouche, de la langue et des dents. « *... un langage quelconque implique toujours une déterritorialisation de la bouche, de la langue et des dents. La bouche, la langue et les dents trouvent leur territorialité primitive dans les aliments* » (Deleuze, Guatarri, 1975 : 35-36). Autant dire que ces derniers organes se déprennent du monopole de leur fonction primaire qui est le nourrissage. De même, la déterritorialisation de l'écriture ou du *graphein* est au fond la déterritorialisation de la main, du geste. Se trouve désormais au centre la parole, le sens. Nous n'avons pas à arbitrer en faveur de la parole ou de l'écriture. Il incombe aux philosophes ou aux linguistes de le faire. Nous nous bornons à constater que

le mouvement de déterritorialisation n'est pas infini dans la mesure où il est compensé par un autre, que Deleuze et Gutarri nomment *reterritorialisation*.

III. Reterritorisation de l'écriture

S'il y a en Chine des phonocentristes, il y a aussi des critiques qui s'opposent au phonocentrisme et la tendance à la reterritorialisation de l'écriture n'est pas moins forte. Parmi eux, on trouve Yang Xiong (揚雄 53 – 18 av. J.-C.), dont Jacques Gernet a cité un passage anonyme dans l'article intitulé « La Chine aspects et fonctions psychologiques de l'écriture » : « *La parole est la voix de l'esprit ; l'écriture le dessin de l'esprit, dit un auteur de la fin du 1^{er} siècle avant J.-C. C'est à l'indication donnée par la voix et par le dessin que se reconnaissent l'homme de bien (l'homme cultivé des hautes classes) et l'homme de peu* » (Gernet, 1963 : 39). Yang Xiong considère que écriture et parole tirent toutes deux leur source immédiatement de l'esprit, du cœur : c'est bien la position autonomiste d'un Jacques Anis pour qui la langue « *existe sous deux formes (orale et écrite), entre lesquelles la linguistique ne postule ni hiérarchie ni dépendance* » (Anis, 1988 : 213). La parole n'est pas censée détrôner l'écriture.

Mais qu'est-ce que la déterritorialisation et la reterritorialisation de l'écriture dans la pratique, si la déterritorialisation signifie le renoncement à son territoire ? Et concrètement parlant, qu'est-ce que le territoire de l'écriture ? Le territoire originaire de l'écriture est son support originel : papier, bois ou encore poterie, etc. L'écriture est d'abord une rencontre de l'anthropos avec le cosmos, ce qui sous-entend que l'écriture n'est pas simplement ce que nous appelons *contenu* ou *sens*. Le contenu et le support font un. Si l'on distingue encore le support du contenu, c'est sans doute pour rendre possible l'analyse de l'écriture. En Occident, Anne Marie Christin est parmi ceux qui tiennent compte du support et du choix de la matière.

En Chine, la reterritorialisation de l'écriture est en pratique quotidienne. L'un des cas de la reterritorialisation est la *shufa* (calligraphie). La *shufa* est un art qui vaut pour lui-même. L'un des traits de la *shufa* est constitué par la recherche de l'unité du *logos*, du support et de l'instrument (pinceau et encre). Le *logos* est ici l'idée ou la pensée² à écrire ou inscrire sur un support à travers le pinceau trempé d'encre. L'écriture calligraphiée est en quelque sens la résultante de ces quatre éléments. C'est un art à quatre dimensions, dit Léon Chang³. La synthèse des quatre dimensions prévaut en force et en vigueur sur chacune d'entre elles isolée ; elle les surpasse à tel point que l'écriture estompe parfois l'importance du verbe inscrit dans l'espace calligraphié. L'écriture peut à la limite devenir un art abstrait de tout *logos*, de tout intellect, ce qui favorise la plasticité au détriment de la raison graphique. Prenons en exemple la *Ku Sun Tie* (*Invitation à goûter des pousses amères*) de Huai Su de la dynastie *Tang*. C'est un bref billet d'invitation de quatorze idéogrammes, que le moine Huai Su a fait envoyer à un de ses amis afin qu'il le rejoigne immédiatement pour goûter du thé et quelques pousses de bambou. Le messenger était probablement un acolyte. Huai Su n'avait pas à user de son pinceau pour faire venir son ami ; le messenger aurait pu le lui dire oralement. Or, il a écrit ces quatorze mots, non pas sur n'importe quel papier mais sur un support recherché, non pas d'une manière quelconque mais artistiquement, c'est-à-dire en considérant un simple billet comme une œuvre d'art à accomplir et en faisant ressortir l'expression. Ce billet est mis en valeur non pas grâce au message d'invitation mais grâce à l'écriture elle-même. Le message contenu n'a pas d'importance, il ne joue

qu'un rôle de prétexte. Qui s'intéresserait aujourd'hui à un petit message banal ? Quand les artistes trouvaient nécessaire d'attribuer à ce spécimen calligraphique un titre pour faciliter la documentation, l'analyse et l'appréciation, ils ont spontanément pensé au message et le nommaient *Ku Sun Tie (Invitation à goûter des pousses amères)*. Le contenu est devenu le titre et l'expression l'objet principal. Un titre est parfois accessoire, on pourrait remplacer « Ku Sun Tie » par « Calligraphie de Huai Su I » ou « Calligraphie de Huai Su II ». Cette inversion des rôles est significative dans la reterritorialisation de l'écriture. L'écriture, de cette manière, retrouve son point de départ : simple rencontre entre l'anthropos et le cosmos.

Les Chinois n'ont sans doute jamais voulu la déterritorialisation. Ils tiennent compte du message inscrit ; ils ne distinguent pas le message de l'écriture. L'écriture sert depuis toujours à la communication entre l'homme et le divin. Jacques Gernet et Léon Vandermeersch ont défendu cette thèse dans différents articles. Le peuple chinois utilise encore l'écriture dans les exorcismes. Un charme réunit les éléments que sont le message envoyé à l'au-delà, le support (papier chinois ou fiche de pêcher), le pinceau et l'encre mélangée de cinabre. L'écriture ne se lit pas seulement, elle est là, exorcisant l'impureté et rassurant l'homme.

L'écriture est bien quelque chose de sacré ; elle l'est encore plus chez les illettrés. Les parents interdisent à leurs enfants de salir le bout de papier sur lequel ceux-ci ont écrit (Mei, 2007 : 57-65) ; ils leur demandent aussi de ne pas manger de pattes de volaille. Une feuille écrite semble à leurs yeux une feuille de route de leurs enfants et il y va de leur destinée académique ; ils identifient les pattes de volaille aux mauvaises écritures : les empreintes de coq leur paraissent ingrates. Ils ne veulent certainement pas que leurs enfants tracent les caractères si disgracieusement. Pour les Chinois, les empreintes sont aussi des écritures, et l'écriture est une chose. Les Chinois ont même un dieu qui s'occupe des affaires d'écriture. Ce dieu s'appelle Wenchang Dijun. Plusieurs livres sont publiés sous son nom. Paul Claudel en a fait mention dans « La philosophie du livre » (Claudel, 1965 : 68-81) et d'autres textes. En un mot, l'idéogramme reste solide, il revendique son droit d'exister et il « est un être ». Et « de ce fait il est général, il devient sacré » (Claudel, 1965 : 74).

La reterritorialisation n'est pas spécifique à l'écriture chinoise ; elle affecte aussi les écritures alphabétiques dont l'orthographe française. A ce propos, n'en déplaise à un certain Michel Arrivé, nous aimerions faire l'éloge de certaines irrégularités de cette dernière orthographe, dans le contexte où notre thèse est située. Ces irrégularités redonnent à l'écriture française quelque opacité idéogrammatique, et Adrien Féline, l'auteur du *Dictionnaire de la prononciation de la langue française*, a carrément qualifié l'écriture française d'idéologique ou idéographique : « ... nous avons été si peu rationnels dans l'application du principe phonétique, on voit si souvent dans notre alphabet le même son indiqué par des signes différents (Volney compte trente-sept manières d'écrire le son an) et le même signe exprimer des sons divers, que, tout en n'ayant qu'une seule et même langue sous le rapport des mots et de la construction des phrases, nous en avons deux en réalité ; d'où il suit qu'il faut apprendre successivement à prononcer et à écrire chaque mot et que par le fait notre écriture est idéologique, puisqu'elle ne représente pas des sons précis, mais des pensées distinctes » (Féline, 1851 : 6). La présence d'irrégularités, en rendant l'écriture française moins transparente, a atténué sa propriété alphabétique ou phonétique et l'a détournée quelque peu de sa fonction

initiale qui consisterait uniquement à noter la parole discrètement (« phonétique » ou « alphabétique » sous-entend le décalque de la parole). Aussi un retour de l'écriture alphabétique à son origine idéogrammatique, sinon pictogrammatique, s'est-il opéré pour ainsi dire ; aussi une reterritorialisation de premier degré s'est-elle accomplie. Par « reterritorialisation de premier degré », nous entendons une reterritorialisation sémantique. Au même titre que les irrégularités phonétiques et orthographiques, l'espace typographique et les signes de ponctuation sont aussi pour beaucoup dans la déterritorialisation. Ils ont un sens, ils sont sémantiquement transitifs, ils sont « idéologiques » pour emprunter le terme d'Adrien Féline.

Une reterritorialisation de second degré telle que l'écriture chinoise subit est pourtant en vue. Celle-là consiste en dernière analyse dans la recherche esthétique de ce que nous appellerons la métaforme.

Un texte est doté d'une double existence. Il existe d'une part sous forme sémantique et syntaxique, d'autre part sous forme typographique. La forme linguistique est en quelque façon essentielle, perpétuelle, constante et stable. La forme typographique est, pour sa part, plus physique et matérielle que spirituelle et intellectuel ; souvent, elle n'est rien d'autre que le support visuel de la forme linguistique ou du texte verbal. Chez les logophono-centristes, un texte peut se démunir de la seconde forme pour ne conserver que la première. Théoriquement parlant, une telle privation est envisageable, un texte, au sens traditionnel, pouvant exister sans support matériel aucun – il lui suffit d'être dans l'esprit, dans la mémoire⁴. Néanmoins, elle est devenue pratiquement unimaginable à notre époque. Et, en définitive, la mémoire ou l'esprit n'est pas moins un support matériel. Même quand on calcule ou réfléchit tout simplement, on a l'impression d'avoir devant soi un espace où émergent chiffres et lettres, à la seule condition que l'on y soit attentif. Ferdinand de Saussure, en façonnant cette fameuse expression d'*image acoustique*, joue sur l'*ambiguïté* et hésite à renier la matérialité qu'elle soit sonore ou visuelle. À toute prendre, la forme purement matérielle est autonymique et s'apparente au métalangage qui se compose de mots et d'expressions primaires sous-tendant la description du langage naturel. Quand nous analysons la forme d'un texte, nous nous concentrons volontiers sur sa forme sémantique ou syntaxique. Dans la poésie moderne, cependant, on prête autant sinon plus d'attention à la forme purement matérielle qu'à la forme traditionnelle, à savoir linguistique. C'est le cas chez Pierre Garnier et chez Jean Tardieu par exemple. Nous nommons la forme matérielle *métaforme*. Cette notion s'applique également à la déterritorialisation de l'écriture chinoise.

Cette métaforme peut prendre plusieurs formes. Nous nous contenterons de citer, entre autres auteurs, Jehan Grisel (*La Hache d'armes antiques*), François Rabelais (*La Dive Bouteille*), Geoffroy Tory (constructeur des lettres à partir de la gesture humaine, inspiré de l'Architecture de Vitruve) et notamment Guillaume Apollinaire ou encore Henri Michaux. Ces auteurs ont tous fait appel à la visualité typographique dans leur création poétique. Apollinaire est l'inventeur même du terme *calligramme*. Henri Michaux, quant à lui, a abondamment semé du blanc en tant que métaforme dans la préface au traité sur la calligraphie de Léon Chang. Bref, si l'importance de la métaforme est remarquée depuis l'Antiquité (Simmias de Rhodes), ce n'est qu'au XX^e siècle qu'elle est vraiment mise en valeur par des poètes comme Stéphane Mallarmé, *Guillaume Apollinaire*, Paul Éluard, *Henri Michaux* et *Michel Leiris*. Anne-Marie Christin parle d'un « retour aux idéogrammes » (Christin, 2001 : 109) ; à notre avis, la recherche poétique menée par

ces poètes va parfois au-delà de la revendication idéogrammatique ou calligrammatique qu'a faite Adrien Féline pour l'orthographe française. Nous pensons en particulier aux lettristes, qui radicalisent le mouvement de reterritorialisation. Dans leur cas, il s'agit bel et bien d'une reterritorialisation de second degré, celle que le moine calligraphe Huai Su a tentée. Il arrive que les lettristes abandonnent toute signification immédiate non pas pour la matérialité visuelle mais pour la matérialité sonore. Cela n'empêche pas qu'il y a toujours une reterritorialisation de second degré. En effet, la reterritorialisation de second degré consiste en ce que l'écriture se déterritorialise de son facteur « idéologique » pour se reterritorialiser sur un territoire qui est la matérialité.

L'analyse terminée, on peut constater que la langue se fait fort de déterritorialiser l'écriture partout. Celle-ci, pour affronter le logo-phono-centrisme et reconquérir sa terre, a dû recourir à deux types de reterritorialisation, que nous avons respectivement nommés reterritorialisation de premier degré et reterritorialisation de second degré. L'une se fait au niveau sémantique ; inconsciente, elle n'exige pas précisément l'effort personnel de tel ou tel individu, mais plutôt celui de telle ou telle communauté linguistique. L'autre, en tant que reconquête auto-consciente de la matérialité, invoque volontiers l'art, réputé subversif ; il y va du style personnel.

Bibliographie

- Anis et al. 1988. *L'écriture. Théories et descriptions*. Bruxelles : De Boeck.
- Chervel A. 1979. « Le débat sur l'arbitraire du signe au XIX^e siècle ». *Romantisme*, n° 25-26.
- Christin A.-M. 2001. *L'image décrite ou la déraison graphique*. Paris : Flammarion.
- Claudé P. 1965. La philosophie du livre. In : *Œuvres en prose*. Paris : Gallimard.
- Colebrook C. 2002. *Routledge Critical Thinkers: Gilles Deleuze: Essential Guides for Literary Studies*. Londres : Routledge.
- Dai Zh. 1974. *Œuvres complètes. Taipei : Huazheng Shuju*.
- Deleuze G., Guattari F. 1972. *L'Anti-Œdipe*. Paris : Minuit.
- Deleuze G., Guattari F. 1975. *Kafka Pour une littérature mineure*. Paris : Minuit.
- Derrida J. 1967. *De la grammatologie*. Paris : Minuit.
- Féline A. 1851. *Dictionnaire de la prononciation de la langue française*. Paris : Firmin Didot Frères.
- Gernet J. 1963. La Chine, aspects et fonctions psychologiques de l'écriture. In : *L'écriture et la psychologie des peuples*. Paris : Armand Colin.
- Gong J. 2003. « Hanzi de Xingzhi yu Hanzi de Quedian (Propriété et défauts de l'écriture chinoise) ». *Yu Wen Jian She Tong Xun (Communications de philologie)*, n° 75, <http://resources.edb.gov.hk/~chinjour/75/> (consulté le 7 septembre 2010).
- Liu X. 2001. *Wen Xin Diao Long (Coeur de l'écriture et dragon gravé)*. Pékin : Yanshan Chubanshe
- Mei Y. 2007. « On the Belief of Respecting and Cherishing Chinese Characters and Paper ». *Revue philosophique de l'Université du Sichuan*, n° 6.

Rey A. 1994. *Le Nouveau Petit Robert*. Paris : Le Robert.

Rousseau J.-J. 2002. *Essai sur l'origine des langues*. Chicoutimi : Bibliothèque Paul-Émile Boulet de l'Université du Québec.

Notes

¹ La version originale est : « Deterritorialisation frees a possibility or event from its actual origins ».

² Nous préconisons avec maints philosophes du XIX^e siècle, dont les Idéologues, l'antériorité de la pensée sur la langue comme sur l'écriture. « L'homme pourrait-il penser s'il ne disposait pas des signes arbitraires de la langue » (Chervel : 1979) ? Cette question majeure de l'époque doit se transformer en : « l'homme pourrait-il penser s'il ne disposait pas des signes arbitraires de la langue et de l'écriture ? ».

³ « Un art à quatre dimensions » est le titre du livre de Léon Chang.

⁴ Les logocentristes louent la mémoire et dénigrent l'écrit. Ils accusent celui-ci de léser celle-là et de rendre l'interprétation du logos versatile. Cf. Pierre V. Zima, *Critique et Esthétique littéraire*, Paris : L'Harmattan, 2004.